

de réponse, il était entré, Marguerite était si pâle qu'il crut qu'elle était morte. Il lui rafraîchit le front, les yeux, les tempes et il eut la joie de la voir revenir à elle. Quand elle le reconnut, il était à ses genoux.

—Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle.

—Je l'ignore, mère, je t'ai trouvée dans ton fauteuil, privée de sentiment. Nous commençons à nous inquiéter de ton absence.

—Ton père ne sait rien ?

—Que pourrait-il savoir ?

—Inutile de lui dire que j'ai été malade.

Elle parlait d'une voix affaiblie et nerveuse.

—Va, mon enfant, va rejoindre ton père. Je descends. Je suis à vous. Surtout pas un mot. Ce n'est rien. Toutes les femmes ont de ces faiblesses. Tu promets !

—Je ne dirai rien, mère.

Et il la laissa. Mais il pensait, en regagnant le salon :

—C'est singulier. Tout le temps que ma mère causait avec Jacques, elle paraissait très émue, et je l'ai vue chanceler quand elle est sortie. Pourquoi ? Que se disaient-ils ? Lui-même, du reste, paraissait triste et ses yeux étaient mouillés.

Quelques minutes après, Marguerite faisait sa rentrée dans le salon. Personne n'aurait pu se douter de ce qui venait de se passer. Elle avait le visage reposé, l'air enjoué, heureux. Seulement dans ses gestes, il y avait comme de la brusquerie, reste de sa surexcitation.

Après le dîner, Marjolaine et Jacques, heureux de cette famille nouvelle qui leur ouvrait les bras, reprurent le chemin du boulevard Haussmann. Une surprise les y attendait. Au moment où il paraissaient devant la loge de la concierge, Marie-Anne en sortit éfarée, et les arrêta.

—Mademoiselle, dit elle, figurez-vous qu'il y a dans l'antichambre un bonhomme qui vous attend depuis quatre heures. Et il en est dix. Faut-il qu'il ait de la patience ! Je lui ai dit de revenir. Il n'a jamais voulu entendre raison. Il s'est installé sur une chaise et il fume sa pipe depuis quatre heures de l'après-midi, oui, mademoiselle, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il fume pipes sur pipes, et ça empeste tout l'appartement. Toutes les clientes de mademoiselle vont avoir mal au cœur demain, c'est sûr !

—Quel peut être cet individu ? murmura Marjolaine.

Mais elle ne craignait rien. Jacques n'était-il pas avec elle ? Ils montèrent. La porte était entrouverte. Dans le vestibule un homme attendait, en fumant. Il tournait le dos. Un nuage bleu l'environnait. Au bruit que fit Marjolaine en entrant, il se leva, se retourna et Marjolaine et Jacques, avec un cri étranglé, firent deux pas en arrière, frappés par une apparition. Ce cri, ç'avait été, chez tous deux :

—Mon père ! mon père !

L'homme en effet, avait les larges épaules du père Routard, son énorme face avec ses favoris noirs embroussaillés sous le menton, les joues éclatantes, les yeux noirs saillants, rieurs, et de bonne grosses lèvres lippues. Le portrait de Routard, non pas du rétamateur vieilli par les années qui venait de s'écouler, mais d'un Routard resté jeune, sans un cheveu, sans un poil de barbe gris.

—Mon père ! répétait Marjolaine les mains jointes et dans une inexprimable angoisse.

L'homme fut secoué d'un rire bruyant et fit sauter son ventre.

—Non, je ne chuis pas votre père, dit-il avec un fort accent anvergnat. Je chuis votre oncle.

—L'oncle César ?

—L'oncle Chégear, juchement. Parti en Amérique, il y a des années et des années et qui revient aujourd'hui cheulement.

Et il ajouta, avec un long soupir :

—Auchi pauvre, du recte, qu'il était parti.

Il expliqua qu'il était retourné au pays, qu'il était passé à Villars, que là on lui avait donné l'adresse de sa nièce et qu'il était revenu d'auvergne à Paris à pied, n'ayant presque plus d'argent et le long du chemin gagnant sa vie à retamer, comme avait fait son frère.

Tout en racontant cette histoire qui prouvait, en effet, une extrême pauvreté, il regardait attentivement l'effet qu'elle produisait sur Marjolaine.

Comment allait-on l'accueillir ? S'il s'était présenté riche, ayant fait comme tant d'autres fortune au pays des dollars, certes on l'eût reçu à bras ouverts. Mais il revenait misérable !

—Riche ou pauvre, mon oncle, vous êtes le bienvenu. Vous ne me quitterez pas. Et je croirai en vous regardant, ajouta-t-elle avec émotion, que mon père n'est pas mort, que j'ai fait un mauvais rêve et que c'est lui qui est toujours auprès de nous.

L'oncle César eut un éclair de satisfaction dans les yeux.

—Je n'ogerais pas l'échpérer, dit-il, non je n'ogerais pas.

—Seulement, dit la jeune fille, je ne vous attendais pas, il est trop tard pour songer à vous chercher une chambre dans la maison. Voici de l'argent pour aller à l'hôtel, cette nuit seulement. Demain nous aviserons. Il n'y a que deux chambres dans l'appartement. La première c'est moi qui l'occupe. La seconde...

Elle montra Jacques.

—Monsieur Jacques, dit-il, j'ai entendu raconter votre histoire dans la montagne, là-bas, au pays.

Il tendit au sous-officier sa large main. Lorsque Marjolaine lui donna de l'argent, une pièce de cinq francs, l'oncle César parut embarrassé. On eût dit qu'il avait honte de recevoir et qu'il allait refuser. A la fin pourtant, il accepta.

—A demain, dit-il, nous causerons plus longuement.

Il sortit, après avoir embrassé les jeunes gens.

—Un bonheur n'arrive jamais seul, vois tu, Jacques, dit la jeune fille. Mon père revient auprès de nous sous les traits de l'oncle César !

Le bonhomme était descendu lourdement, frappant fort les marches de l'escalier avec ses gros souliers ferrés. Sur le boulevard, il alluma sa pipe. Il était songeur.

—Tout de même deux braves enfants. Ils ne m'auraient pas mieux reçu si je leur avais apporté trois ou quatre cent mille francs de rentes.

Il se promena quelque temps sur le boulevard Haussmann, puis, tout à coup, appelant un fiacre qui passait :

—Au Grand-Hôtel.

Deux minutes après la voiture s'arrêtait sur le boulevard des Capucines. L'oncle César sautait lestement sur le trottoir et glissant la main dans sa poche, il en ramena la pièce de cinq francs donnée par Marjolaine. Il allait la jeter au cocher, mais il s'arrêta, la mit dans son gousset.

—Non, pas celle-là, je la garde.

Il en tendit une autre au cocher et rentra sous le vestibule de l'hôtel sans réclamer sa monnaie.

—Merci, mon nabab ! lui cria le cocher.

L'oncle César était sans doute un habitué de l'hôtel, car il se dirigea droit vers l'ascenseur et monta chez lui. Sa large face était éclairée par un sourire de contentement. Et tout en se déshabillant :

—Ils m'ont rechu comme un père ! Comme un père ! les braves enfants ! les braves enfants !

Il jeta négligemment sur sa table de nuit un portefeuille fort sale, bondé de bank-notes et de billets de banques chiffonnés, alla mettre ses gros souliers ferrés devant sa porte, ne pensa même pas à fermer celle-ci, revint à son lit, se coucha et cinq minutes après, il ronflait comme un tuyau d'orgue.

Là-bas, dans le petit appartement du boulevard Haussmann, au milieu du salon où éclataient les couleurs de tous les jolis chapeaux qui attendaient la vente du lendemain, Marjolaine et Jacques, les mains unies, se regardaient en souriant.

—Je t'aime ! disait Jacques.

Et Marjolaine répétait :

—Je t'aime !

Et ils se séparèrent. Là-bas, aussi, dans l'hôtel de la rue Ampère, c'était le calme, le repos. Marguerite seule ne dormait pas. Elle entendait toujours la voix de Jacques lui disant quels avaient été ses rêves et que de fois, en sa vie, il avait pensé à son père, à sa mère. Et dans la nuit qui l'enveloppait, la comtesse surexcitée croyait voir au loin, dans une forêt blanche de givre et de neige, sous le froid aigu d'un soir d'hiver, un pauvre petit abandonné dans ses langes, qui criait et qui se mourait ! Là-bas, enfin, rue Saint-Honoré, dans

une petite chambre contiguë à son cabinet de travail, là où se trônait la caisse imposante, Patoche aussi rêvait, sinistre et louche.

V

Vous avez déjà vu, par les calmes après-midi d'été, un oiseau de proie tournoyer dans le ciel infini, pas plus gros qu'une hirondelle, tellement il se tient haut. Tout à coup l'oiseau grossit, il descend, planant toujours, les ailes immobiles, et las de sa chasse aérienne et infructueuse, il va se cacher dans les feuilles d'un arbre touffu, sur la lièvre d'un bois. Il sait qu'il a, pas très loin, toute une famille de tourterelles. Il entend le père et la mère qui doucement roucoulent, à l'abri du soleil, dans l'ombre épaisse de quelque broussaille. Il les guettera tout le jour, patient, rusé, immobile. Et soudain, étourdiement, la tourterelle poursuivie par le mâle, viendra se jeter dans les branches où l'oiseau de proie l'attend invisible. D'en bas, vous entendrez un froufrou de grandes ailes dans les feuilles, puis vous verrez plus lourdement l'oiseau de proie prendre son vol, ayant la pauvrelette liée dans ses serres, déjà morte et la cervelle ouverte.

Patoche était cet oiseau de proie. Depuis son voyage à Villars, il avait ruminé maints projets dans son imagination féconde en inventions mauvaises. Ce qu'il voulait, c'était profiter du secret qu'il connaissait pour tirer de Mme de Cheverny le plus d'argent qu'il lui serait possible. Si Jacques avait été un escroc, si au lieu d'être honnête et doux garçon qu'il était, il avait été débauché, sans mœurs, violent, sans cœur, certes la partie eût été facile. Il serait allé le trouver. Il lui aurait tenu le langage suivant :

« Monsieur, je connais vos parents. Je puis vous révéler leur nom et leur situation sociale. Cela ne vous coûtera que deux ou trois cent mille francs.»

Jacques l'eût accueilli. Et Mme de Cheverny eût été assez heureuse pour verser à Patoche la somme qu'il eût exigée, pour l'obliger à garder ce secret et à ne point révéler à son mari la naissance de l'enfant. Mais Jacques eût refusé un pareil pacte avec indignation. Il eût chassé Patoche. Celui-ci s'en doutait et n'avait garde de s'y exposer. Il fallait donc s'adresser ailleurs.

—Il me faudrait sous la main un garçon sans scrupule, intelligent et adroit. Où et comment trouver cela ?

Telle était sa préoccupation, depuis son retour de Villars. Trois ou quatre ans auparavant, alors qu'il était en pleine fortune, après plusieurs affaires qui avaient réussi, Patoche avait pris pour caissier un tout jeune homme, André Moriani, Italien d'origine, dont la vive intelligence l'avait séduit. Moriani avait à cette époque dix-huit ans. Il l'avait gardé à son service pendant un an environ et s'était séparé de lui brusquement, dans les circonstances que nous allons raconter.

André vivait seul à Paris. Très joli garçon, le visage doux, les yeux noirs suppliants, la lèvre rouge, bien pris dans sa petite taille, il était singulièrement séduisant. Il parlait le français comme sa langue maternelle, et sans aucun accent, ayant été élevé en France. Il gagnait cent vingt cinq francs par mois chez Patoche, vivait de ces maigres appointements et, durant les six premiers mois, l'homme d'affaires n'eut pas à se plaindre de lui. André était régulier, arrivait à neuf heures au bureau, ne prenait qu'une heure pour déjeuner et ne sortait jamais avant six heures. Les écritures étaient bien tenues et le jeune homme paraissait discret et réservé, qualités précieuses pour Patoche qui, dans le genre d'affaires qu'il brassait, n'était pas toujours très délicat et tremblait souvent qu'une imprudence ne jetât la justice au travers de quelque une de ses combinaisons. Au bout de six mois il remarqua un changement notable dans la vie de son employé. André devenait rêveur, triste, irrégulier et il était toujours en avance pour ses appointements, d'un mois sur l'autre, chose grave aux yeux de Patoche. Que s'était-il passé ?

(A suivre)